

L'intrusion de la chose

Robert STEICHEN¹

(237) La violence se retrouve partout. Sur la scène internationale, dans les sociétés, au sein des familles, au coeur des sujets. Dans la réalité factuelle, dans les fictions culturelles, dans les fantasmes. Et tout le monde en parle. Sociologues, politiciens, juristes, philosophes, éducateurs de tout bord multiplient constats, enquêtes, études, mises en garde.

Que donc les psychanalystes pourraient-ils ajouter à cette pléthore ? Et pourquoi donc ? S'il s'agit d'énoncer des généralités sur la question, pas besoin de psychanalystes. D'ailleurs, la violence n'est pas un concept psychanalytique. C'est un concept phénoménologique tout à fait commun. Le concept de violence en tant que tel est inadéquat pour une réflexion spécifique cadrée dans le travail de la cure et sa théorisation. Certes, les manifestations de violence ne sont pas absentes de la cure. Mais elles (238) n'expliquent rien et il n'y a aucun intérêt à les expliquer par une relation de causalité linéaire. Conformément à la logique de la recherche psychanalytique, si on veut analyser un phénomène, c'est à la circularité des connotations des termes qui le désignent dans les énoncés concrets des analysants qu'il faut accorder son attention. La question est : à quel réseau de signifiants renvoie le « mot » violence prononcé dans la cure ? Ici, nous n'envisageons donc ni la violence des conduites (acting out, passage à l'acte) ni celle des interprétations qui les causent. Nous nous en tenons aux énoncés et aux associations qu'ils appellent. Et puis, à partir de là, nous pourrions voir dans le corpus de nos théorisations si des liens peuvent être établis avec des concepts qui rendent compte de ces énonciations.

La force évocatoire du mot violence réside dans son radical : « viol » et les représentations qu'il appelle. Quelque chose fait intrusion dans l'intimité du sujet. Il y a là un dépassement de limites, un excès, un débordement. Il n'est pas nécessaire que l'intrusion pénètre dans le périmètre défensif : l'approche menaçante suffit pour déclencher l'angoisse.

Deux analysants différents traitaient dernièrement de cette question sur mon divan. Ils y sont venus suite à des crises d'angoisse. Ils se différencient par les phénomènes élémentaires supposés déclencher les crises. L'un fuit les grands espaces menaçants et se réfugie dans des lieux fermés. L'autre redoute les endroits clos et calme son angoisse dans les espaces ouverts. Au-delà de cette différence phénoménologique contrastée, qui les a amenés à qualifier leurs symptômes respectivement d'agoraphobie et de claustrophobie, leurs énoncés convergent pour cerner ce qui, dans les lieux redoutés, fait menace.

Ce qui est craint est une mauvaise rencontre. Cette rencontre est anticipée dans ses effets catastrophiques pour le sujet. Mais de la rencontre elle-même rien ne peut être dit.

Mais, quand même, en y pensant bien, cette rencontre n'est pas tout à fait inconnue. Il y a bien l'impression qu'il s'agit d'une répétition d'une lointaine rencontre oubliée quant à sa représentation mais non quant à l'affect. Ce qui est dit de l'affect laisse entrevoir quelques particularités de la rencontre. Aux abords de la rencontre, le sujet est pris à la gorge, opprimé, étouffé. Et si ça insiste, il est pris de vertige, s'évanouit et tombe en syncope. (239) Rencontre donc entre quelque chose qui étouffe, qui écrase, qui pèse comme un excès de présence et s'impose à un sujet qui se barre, est aspiré dans une chute sans fin et englouti dans un trou sans fond.

Le fait que le déclencheur de la tension anxiogène soit repéré dans des caractéristiques de l'espace extérieur ne leurre nullement les intéressés. Ils savent bien que la localisation de la menace à l'extérieur est

1. Psychanalyste, 72, rue des Echevins, 1050 Bruxelles. L'essentiel de ce texte est extrait de « Violence et jouissance dans la famille », *Cahiers des Sciences Familiales et Sexuelles*, n° 15, oct. 1991, Louvain-la-Neuve, pp. 64-70.

l'effet d'une projection d'une menace intérieure. La chose menaçante est tapie dans l'intimité de la pensée inconsciente, prête à faire intrusion dans la perception consciente. Bien sûr, ce savoir-là ne leur sert à rien, mais c'est déjà suffisant pour qu'ils envisagent de remplacer leur comportement d'évitement de la rencontre par une enquête active sur la représentation inconsciente de la dite rencontre.

Dans ces cas, le travail de la cure était rapide. Le travail sur la représentation a très vite délesté l'espace concret de la projection : les symptômes ont disparu comme par enchantement, même s'ils ont empoisonné la vie concrète pendant des années (en l'occurrence deux ans pour l'un et quatre ans pour l'autre) et réduit considérablement l'espace ambulatoire qui n'a cessé de se rétrécir jusqu'à confiner les sujets dans des trajectoires dûment balisées et préétablies.

Dans la cure, de construction en déconstruction, les représentations n'ont eu cesse de se relayer les unes les autres. Les scénarios phobogènes ont peu à peu cédé la place à des représentations élémentaires qui ont pris l'allure de formules. Bien sûr, ça a pris du temps compte tenu des détours imposés par les résistances. Chemin faisant, les analysants ont théorisé leur démarche : la rencontre redoutée s'est avérée prévue par le fantasme. Celui-ci, sensu stricto, est le programme d'une rencontre, ainsi que l'indique sa formule épurée. Rencontre entre deux signifiants : d'une part un signifiant qui représente le sujet en tant qu'il est barré. Cela s'écrit $\$$. D'autre part, un signifiant qui représente un objet, qui ne se rencontre jamais tel quel, nu, brut. L'objet en question, est « habillé » d'une image : le signifiant $i(a)$ vaut comme vêture pour l'objet (a) . La rencontre entre les deux termes est impossible du fait que le sujet ne peut se maintenir tel quel en présence de **(240)**l'objet : il s'évanouit². Ce qui fait d'ailleurs que dans le fantasme l'objet n'est pas là tel quel, mais suppléé par un signifiant.

L'impossible de la rencontre, on peut l'écrire \diamond . En mettant le tout entre parenthèses, on obtient la formule du fantasme : $(\ \$ \diamond \ a)$.

Le fantasme est bien le scénario d'une rencontre ardemment désirée, avec de l'indésirable. Le sujet est clivé entre la volonté d'éviter la rencontre et le désir inconscient de la provoquer. Lutte interne entre attrait et répulsion. Il vaut mieux pour le sujet que ce désir inconscient ne se réalise jamais. D'ailleurs, le rêve qui met en scène la réalisation de ce désir, s'arrange lui aussi pour éviter la rencontre. Dans le rêve, in fine, le désir reste maintenu en tant qu'insatisfait. Le sujet court derrière quelque chose qu'il finit toujours par rater : le trésor enfin découvert se transforme en boue. Oooh ! Ou alors quelque chose court derrière lui pour le rattraper, et au dernier moment, au paroxysme de l'angoisse il échappe de justesse à son poursuivant par le réveil en sursaut. Ouf !

Les analysants remarquent ceci : les représentations phobiques, les représentations fantasmatiques, les représentations du rêve, qui mettent en scène l'imminence d'une rencontre ratée produisent un effet. Il y a de la jouissance. Ce qui ne veut pas dire du plaisir ; c'est au-delà du plaisir. L'angoisse est un autre nom pour le surgissement de la jouissance causée par l'imminence de la réalisation du fantasme.

Ce qui est violent c'est l'irruption de la jouissance dans le corps ou dans les représentations (signifiants) du sujet.

Les lecteurs de textes lacaniens reconnaîtront là le thème des deux jouissances. Nous pourrions ouvrir ici la question de savoir de laquelle il s'agit dans les cas cliniques qui introduisent cette dissertation. S'agit-il de la jouissance hors signifiant, encore dite de l'Autre, qui inonde le corps ? Ou **(241)**alors, s'agit-il de la jouissance du signifiant, qualifiée de phallique, qui se jouerait hors corps ? Ainsi énoncée, la distinction est caricaturale et même fautive. S'il est souhaitable d'établir des catégories tranchées du point de vue des idées claires, cette distinction ne comporte plus la même pertinence dans son application clinique. Tout se passe comme si la relation entre les deux jouissances se jouait dans un rapport d'échanges dans un continuum plutôt qu'en termes d'exclusion radicale. Une classification clinique trop rapide pourrait considérer la jouissance Autre comme malédiction de la psychose et définir la jouissance phallique comme privilège de la névrose. A y voir de plus près du côté de la clinique, on pourrait tout aussi bien avancer des arguments pour une relation inversée.

Psychotiques, pervers et névrotiques sont logés à l'enseigne du langage. C'est leur lot commun même si la métaphore n'opère pas de la même manière pour tous. Personne n'échappe à la Loi du langage, même s'il se positionne différemment par rapport à celle-ci. La Loi du langage concerne tous les sujets parlants sans exception. « *La jouissance est interdite à qui parle comme tel, ou encore elle ne peut être dite qu'entre les lignes pour quiconque est sujet de la Loi, puisque la Loi se fonde de cette interdiction même* »³.

La jouissance en question n'est nullement de l'ordre d'un plaisir. Au contraire même, le plaisir apporte des limites à la jouissance, en ceci que le principe de plaisir s'oppose à la douleur et à la destruction à laquelle conduit inexorablement toute jouissance poussée jusqu'à son aboutissement logique. La jouissance vise fondamentalement à l'excès, à l'abus. De plus, la jouissance finit toujours par trouver le désir de l'autre

2. C'est ainsi que dans l'Antiquité se concevait la dangereuse rencontre entre l'homme et l'insoutenable monstruosité divine. Le scénario imaginaire de la rencontre insiste sur l'évanouissement du sujet précipité dans le gouffre du non-être par la présence excessive de l'être. La figure du grand Autre, tout comme le signifiant de l'objet masque l'insoutenable.

3. J. LACAN, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 821

comme obstacle sur son chemin. Livrée à son élan, la jouissance annule le désir de l'autre. En cela, la jouissance est fondamentalement antisociale et la société ne peut subsister qu'à lui imposer des interdits.

Qu'est-ce qui peut arrêter le sujet sur le chemin de la jouissance ?

Un certain malaise. Un malaise qui est la manifestation d'un conflit (241)interne, entre motions contraires, entre un mouvement qui pousse à la jouissance et un autre qui, lui, l'interdit. Le malaise annonce l'angoisse, il en est l'avant-coureur. Sans être spécifiquement angoissé, le commun des mortels en sait quelque chose. Par exemple, par la pratique de la lecture. Le lecteur assiste aux représentations éveillées en lui par les descriptions. Les représentations conscientes sont de l'ordre du spectacle, mais le spectacle tire sa puissance heurtante de ce qui ne montre pas, même s'il tire sa cruauté de l'intention de montrer le plus possible. Ce qui n'est pas montré est suggéré. Le matériel suggéré reste du côté des représentations inconscientes du côté du fantasme. C'est de là que vient le malaise.

Ce malaise prend le spectateur lorsque la violence du spectacle dépasse les limites du supportable. Que dire de ces limites ? A défaut d'être pris dans une horreur de fait, chacun peut en faire l'expérience plus limitée en s'attelant à la lecture des *Cent vingt journées de Sodome*, écrit par Sade à la Bastille en 1785. Sans doute que cette lecture est plus que dérangeante pour la plupart des lecteurs qui sont des névrotiques normaux. Surtout le soir, quand le bouillonnement imaginaire se prépare à concocter les rêves de la nuit. La description inlassable aussi méticuleuse que vertigineuse d'une si grande variété d'horreurs sollicite vigoureusement l'imaginaire, et c'est avec un malaise grandissant que le lecteur non entraîné, devenant rêveur, est bien obligé de constater que les images d'horreur surgissent du fond de lui-même. Ce malaise est décrit par G. Bataille, bien placé pour en parler, lui qui est allé plus loin que d'autres dans la description des associations du sexe et de la violence : « *Chacun de nous est personnellement visé, pour peu qu'il ait encore quelque chose d'humain, ce livre atteint comme un blasphème, et comme une maladie du visage, ce qu'il y a de plus cher, de plus saint [...]. Personne, à moins de rester sourd, n'achève "Les Cent vingt journées" que malade : le plus malade est bien celui que cette lecture énerve sensuellement* ». Cette maladie est celle de celui qui découvre les tenants de l'horreur en lui-même, et ne peut plus garantir l'écart entre le monstrueux et le normal : « *Sade contribue à la conscience que l'homme prend lentement de (243)lui-même* »⁴.

Le malaise ainsi éveillé peut nous en apprendre davantage sur cette part de nous-même qui l'éveille.

D'après les témoignages de lecteurs de Sade parmi mes analysant(e)s, plusieurs effets s'y conjuguent et s'y relayent.

En un premier moment survient une inquiétude qui est de l'ordre de l'*inquiétante étrangeté* produite par le retour inattendu et répété d'un objet familier éloigné dans le temps et dans l'espace. Dans *Das Unheimliche*, Freud évoque « *cette sorte de l'effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps et de tout temps familières* »⁵. Le rapport au semblable, accentué par quelques traits de similitude, actualise le rapport au double construit sur le terrain du narcissisme primaire de l'enfant. Ce rapport est chargé d'ambivalence, car le double⁶ d'abord rassurant, devient ensuite menaçant, voire sadique et meurtrier, étant donné que lui sont supposées toutes les intentions destructrices dont le sujet est capable. En l'occurrence, pour le lecteur de Sade, le double est aussi bien représenté par le bourreau que par la victime. Ce qui l'inquiète, c'est l'effet produit sur son corps par le retour de la jouissance sadique infantile, sous l'action des fantasmes suscités par le texte. Si les descriptions sont bien de Sade, les images qu'elles évoquent sont celles du lecteur. Le familier qui revient, dans le texte inconnu, ce sont les représentations refoulées.

En un deuxième temps, se développe peu à peu l'horreur produite par la perspective ténébreuse vers laquelle mène le déroulement du fantasme. Toujours plus loin dans l'horrible. Jusqu'où ? Jusqu'à ce que les images et les mots fassent défaut pour le représenter. L'inimaginable. L'innommable.

(244) Si le lecteur n'arrête pas en ce point la contemplation du fantasme, reste fasciné - ligoté par ce qui va surgir - il sera confronté à l'amorce de la jouissance, et, à moins d'une sensibilité perverse, fera l'expérience de la nausée et du vertige, morsures de la jouissance sur le corps, sous la forme du spasme. La nausée, qui tend au vomissement, tente de vider le corps de cette montée de jouissance nauséabonde.

Le vertige, qui tend à la syncope, vise à dissocier le sujet de sa jouissance en l'annulant dans la perte de conscience. Le sujet, en s'évanouissant, échappe de peu à la jouissance. A moins que, effectivement placé en situation, lié par la fascination du vide vers lequel il est poussé, il n'y chute et s'y anéantit.

Reste le recul, le retrait ou la fuite éperdue, « pour sauver son âme ». Il faut détourner le regard, annuler le déroulement du spectacle ou du fantasme, partir « avant qu'il ne soit trop tard ». Le pervers ne s'arrête pas toujours là. Il y a pour lui une autre voie : y aller, collaborer, prendre sa part de jouissance quitte à se faire l'objet de la jouissance de l'Autre. Les psychotiques en témoignent également quoique autrement : le délire de persécution et le délire de morcellement corporel, accompagnés de douleurs atroces, mettent en

4. G. BATAILLE, « Etude III : Sade et l'homme normal », in *L'Erotisme*, Paris, Minuit, 1957, p. 203.

5. S. FREUD, « Das Unheimliche » (1919), in G. W., XII, *Imago*, London, 1947, p. 227. - Tr. fr. « L'inquiétante étrangeté », in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, p. 165.

6. O. RANK, « Der Doppelgänger », in *Imago*, 3, 1914, pp. 97-164 - Tr. fr. « Le double », in *Don Juan et le Double*, Paris, Payot, 1973, pp. 5-115.

scène le corps du sujet livré à la jouissance érotique et sadique de l'Autre.

Là où l'inquiétante étrangeté signalait la découverte du familier dans l'inconnu, l'horreur manifestée par la nausée et le vertige signale tout autre chose. Il s'agit ici de l'approche de l'inconnu dans le familier. Découverte d'une zone d'ombre horrifiante dans le connu. C'est la découverte dans l'autre de quelque chose d'aussi horrible que ce qui est évoqué par la vue d'aliments corrompus, d'éclaboussures de sang et de cadavres en putréfaction. La nausée, le vertige et l'horreur procèdent des perceptions qui renvoient le sujet à tout ce qui excède et disjoint l'unité imaginaire et symbolique de son corps et le précipite dans le morcellement des organes éparpillés. Ce qui excède cet inimaginable et cet innommable, est abordé diversement. Freud l'approche par le biais de *das Ding* ce que Lacan traduit par *la Chose*. D'autres auteurs l'ont abordé par le biais de *la part maudite* (245) circonscrite dans le religieux⁷ ou par le concept de *l'abjection* cerné dans la littérature⁸.

Dans la relation intersubjective à l'autre, le semblable, écrit Lacan, le Fremde, « étranger et même hostile à l'occasion »⁹, signale la Chose. Là, il apparaît que ce familier est l'agent possible du pire. A partir d'une relecture de l'Entwurf (Esquisse d'une psychologie scientifique), Lacan interroge les rapports du principe de réalité et du principe de plaisir, et souligne dans ce texte freudien « que l'expérience de satisfaction du sujet est entièrement suspendue à l'autre, à celui que Freud désigne comme *Nebenmensch*, l'autre en tant que sujet parlant »¹⁰. Le *Nebenmensch* est cette réalité qui a un rapport de la façon la plus intime au sujet. Le terme allemand rend bien compte de cette réalité, en articulant l'à côté à la similitude, c'est-à-dire en combinant la séparation et l'identité. « L'éveil de la connaissance est donc dû à la perception du *Nebenmensch* », écrit Freud¹¹. « Le complexe du *Nebenmensch* se sépare en deux parties, dont l'une s'impose par un appareil constant, qui reste ensemble comme chose – als Ding – tandis que l'autre sera retenue par l'activité de la mémoire, c'est-à-dire, inscrite en qualité d'attribut par référence au corps propre ».

En d'autres termes, précise Lacan¹² à qui revient en partie la traduction de cet énoncé, il y a là une division de l'expérience de la réalité du *Nebenmensch* : d'une part, les qualités de l'objet sont conservées dans la mémoire et entrent dans les *Vorstellungen*, les représentations de la réalité, et d'autre part, quelque chose de la réalité première échappe au sujet (246) percevant¹³. Ce quelque chose de perdu manquera dans les inscriptions. Il y a là un défaut autour de quoi s'organise le désir des retrouvailles, de le retrouver présent dans la réalité. Pour désigner ce qui fait défaut, Freud a donc employé le terme de *das Ding*.

En allemand, ce terme comporte des nuances qui échappent à la langue française. L'allemand comporte deux mots pour désigner la chose : *die Sache* et *das Ding*. Si on traduit *die Sache* par la chose en tant que liée au mot, alors *das Ding* se traduit par la chose hors mot, par conséquent l'indicible ou l'innommable.

Si on réserve le terme *la Chose* comme équivalent du *Ding* freudien, il désigne un secret. Ce secret est « que le principe de réalité isole le sujet de la réalité » et que l'homme n'a affaire qu'à « des morceaux choisis de réalité »¹⁴. La Chose est « la qualité opaque et énigmatique » qui réside dans le monde extérieur, et qui résiste aux théories de la connaissance qui tentent de la cerner, tout comme elle a échappé à l'inscription dans l'inconscient. La Chose est la part du Réel, qui fait défaut à la disposition du sujet, tant inconscient que conscient, pour construire sa réalité.

La Chose, « le hors-signifié », ne peut qu'être représenté par la figure de « l'Autre absolu ». Il s'agit de la retrouver mais elle ne peut l'être, car elle manque fondamentalement. Elle est le manque même. Elle est un vide, un trou, mais un trou dont le sujet se soutient, en explore les bords, et y place des figures qui le déterminent.

A cette place vient s'organiser l'instance éthique, « la trame signifiante pure, maxime universelle la plus dépouillée des relations à l'individu »¹⁵. Cette instance est aussi bien opérante dans l'impératif catégorique de Kant que dans l'impératif de Sade¹⁶. Ce dernier propose comme maxime universelle « le droit de jouir d'autrui quel qu'il soit comme instrument de (247) notre plaisir ».

Le but de cette action est d'ouvrir toutes grandes les vannes du désir et d'atteindre absolument la Chose, d'accéder à la Jouissance, et cela sans se laisser arrêter ni par la nausée ni par l'horreur.

7. G. BATAILLE, *La part maudite*, Paris, Ed. de Minuit, 1949.

8. J. KRISTEVA, *Les pouvoirs de l'horreur*, Paris, Seuil, 1980.

9. J. LACAN, *L'Éthique de la psychanalyse*, Séminaire, livre VII (1959), Paris, Seuil, 1986, p. 65.

10. J. LACAN, *L'Éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 50.

11. S. FREUD, « L'esquisse d'une psychologie scientifique », in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979, p. 348.

12. J. LACAN, *L'Éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 64.

13. Ibidem, p. 64

14. Ibidem, p. 59.

15. Ibidem, p. 68.

16. J. LACAN, « Kant avec Sade » (1963), in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 765-790.

Sade le dit clairement, par la bouche de Dolmancé¹⁷ : « Nous voulons être émus, c'est le but de tout homme qui se livre à la volupté et nous voulons l'être par les moyens les plus actifs. En partant de ce point, il ne s'agit pas de savoir si nos procédés plaisant ou déplaisant {plaisent ou déplaisent ??} à l'objet qui nous sert, il s'agit seulement d'ébranler la masse de nos nerfs par le choc le plus violent possible ».

Et par quel moyen s'agit-il d'atteindre la Chose dans le Nebenmensch ou dans le corps propre, mis en position d'objet de jouissance ?

La réponse ne tarde pas. « Or, il n'est pas douteux que la douleur affectant bien plus vivement que le plaisir, les chocs résultatifs sur nous de cette sensation produite sur les autres, seront essentiellement d'une vibration plus vigoureuse, retentiront plus énergiquement en nous, mettront dans une circulation plus violente les esprits animaux, qui se détermineront sur les basses régions par le mouvement de rétrogradation qui leur est essentiel alors, embrasent aussitôt les organes de la volupté et les disposeront au plaisir ».

Et cette incitation à la jouissance ne reste pas lettre morte. Sade ne fait que donner forme à l'injonction qui fonctionne dans tout sujet, qui y fait l'effet d'une maxime universelle, capable de produire des jouissances collectives applicables aux masses les plus étendues.

Poursuivons : « L'homme essaie de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer ».

(248) Cette vigoureuse analyse pourrait constituer la suite logique de l'argumentation de Sade. Mais elle est de Freud qui y rassemble ses propres conclusions au sujet de l'insistance de la jouissance au niveau des sociétés globales, productrices d'un malaise analogue à celui évoqué plus haut dans le chef du lecteur de Sade¹⁸. Les écrits de Sade *imaginarisent* une jouissance sexuelle sans sublimation, et le malaise du lecteur résulte de cette poussée fascinante « à avancer dans la direction de ce vide central... ou le corps du prochain se morcelle »¹⁹. Tant que la nausée et le vertige au bord du trou le fait reculer, quelque espoir est permis d'y échapper.

D'où vient cet attrait pour la Chose ? On peut avancer l'hypothèse qu'elle vient de ce que l'instance éthique qui produit l'injonction à la jouissance est imaginariée par le premier Autre de tout sujet, désigné dans la théorie par le Surmoi maternel. En effet, le corps de la mère comme source de tous les biens, est excessivement adéquat à occuper la place de la Chose. Le désir essentiel est le désir de retourner au corps du premier Autre, c'est le désir d'inceste qui est désir de jouissance de la Chose maternelle.

A quoi s'oppose la loi fondamentale de l'interdit de l'inceste, qui est l'interdit de la Chose. Cette loi impose la séparation d'avec la mère, condition de base du lien social :

« Ce que nous trouvons dans la loi de l'inceste se situe comme tel au niveau du rapport inconscient avec das Ding, la Chose. Le désir pour la mère ne saurait être satisfait parce qu'il est la fin, le terme, l'abolition de tout le monde de la demande, qui est celui qui structure le plus profondément l'inconscient de l'homme. C'est dans la mesure même où la fonction du principe du plaisir est de faire que l'homme cherche toujours ce qu'il doit retrouver, mais ce qu'il ne saurait atteindre, c'est là que gît l'essentiel, ce ressort, ce rapport qui s'appelle la loi de l'interdit de l'inceste »²⁰.

17. D.A.F. SADE, *La philosophie dans le boudoir* (1795), in *Oeuvres complètes*, vol. III-IV, Paris, Ed. Tête de feuilles, 1973, pp. 478-524.

18. S. FREUD, *Le malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1981, p. 65.

19. J. LACAN, *L'Éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 237.

20. Ibidem, p. 83.